Les images médiévales à la recherche de nouveaux cadres

Reframing medieval images

Dominique Donadieu-Rigaut

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/1844>

DOI : 10.4000/perspective.1844

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2009

Pagination : 146-151

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Dominique Donadieu-Rigaut, « Les images médiévales à la recherche de nouveaux cadres », *Perspective* [En ligne], 1 | 2009, mis en ligne le 22 juillet 2014, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/1844> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.1844>

Forteresses autour de l'an Mil au regard de l'archéologie

Christian Rémy

– Luc BOURGEOIS éd., *Une résidence des comtes d'Angoulême autour de l'an Mil. Le castrum d'Andone (Villejoubert, Charente). Publication des fouilles d'André Debord (1971-1995)*, Caen, CRAHM, 2009. 562 p. ISBN : 978-2-902685-66-0 ; 55 €.

– Daniel MOUTON, *Mottes castrales en Provence. Les origines de la fortification privée au Moyen Âge*, préface de Michel Fixot, (*Document d'archéologie française*, 102), Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2008, 144 p., 115 fig. ISBN : 978-2-7351-1120-6 ; 34 €.

– Philippe RACINET, *Le site castral de Boves (Somme) du X^e au XVII^e siècle. Bilan des recherches 2001-2006*, numéro spécial de la *Revue archéologique de Picardie*, 1-2, 2008. 166 p., 137 fig. ISSN : 0752-5656 ; 30 €.

L'an Mil fut longtemps considéré comme un repère chronologique signifiant, censé incarner une brusque accélération du processus de basculement du monde carolingien, marqué par une certaine emprise de la puissance publique, vers un monde féodal, davantage organisé par l'initiative locale et privée. Mais ce repère s'apparente de plus en plus à un faux-semblant tant la lecture « classique » de la mutation féodale est discutée, depuis une vingtaine d'années, à partir de réflexions épistémologiques formulées notamment par Dominique Barthélemy¹. L'image du château, expression voire instrument de ce basculement, plane au-dessus de ces débats même si les sites castraux restent trop souvent des points sur des cartes, quand ils ne sont pas cantonnés à de simples noms dans des listes de premières mentions. Les trois ouvrages que nous présentons ici, dont la parution était très attendue, apportent des éléments de réponse concrets à ces questionnements.

Celui consacré à la forteresse d'Andone (Villejoubert, Charente), résidence des comtes d'Angoulême de la seconde moitié du X^e siècle dont l'abandon fut organisé entre 1020-1028 par le comte lui-même, est l'aboutissement posthume des recherches menées par André Debord († 1996), au terme d'une décennie d'études orchestrées et, en grande partie, menées par Luc Bourgeois².

L'ouvrage expose les faits (historiographie du site, faits structurels, mobilier anthropique, faune et flore) puis propose, dans les deux derniers chapitres (V et VI), interprétations et mises en contexte.

L'ouvrage de Daniel Mouton reprend les grandes lignes de sa thèse, consacrée aux premières fortifications médiévales de la moyenne vallée de la Durance (grosso modo entre Gap et La Roque-d'Anthéron) et soutenue en 2003 à l'Université d'Aix-en-Provence. Il s'appuie principalement sur la fouille de la motte de La Grande Bastide à Niozelles (Alpes-de-Haute-Provence)³ ; l'exposé des faits archéologiques est complété par une étude de l'ensemble des « mottes » repérées dans les environs (68 sites dans trois départements) et par une large conclusion intégrant des éléments d'interprétation et de synthèse.

L'ouvrage de Philippe Racinet sur le site de Boves (Somme) fait suite à un premier état des connaissances publié en 2002⁴. Situé à quelques kilomètres au sud-est d'Amiens, cet éperon de confluence occupe une surface de près de dix hectares (200 m de large sur plus de 500 m de long). Il se compose d'une importante motte et de deux enclos successifs : une première basse-cour couvrant environ la moitié de l'espace défendu (avec un prieuré clunisien dédié à saint Ausbert, une église paroissiale Notre-Dame-des-Champs et une petite motte dont la genèse et la fonction restent inexpliquées) et un second enclos occupant toute la moitié septentrionale dans laquelle des vestiges d'habitats ont été repérés. Les efforts de l'équipe animée par Philippe Racinet ont porté entièrement sur la plate-forme de la motte, dont la chronologie se décompose en sept phases, sans aucun hiatus entre le X^e et le XVII^e siècle (55 % de la surface était fouillée en 2006)⁵.

La compréhension des structures

Les trois ouvrages correspondent à l'aboutissement de recherches qui, ayant recours à la fouille puis à toutes les études qui en découlent, mobilisent souvent des équipes pluridisciplinaires, sur un temps long.

Situé en bordure de cuesta, le site de La Grande Bastide à Niozelles occupe une petite butte rocheuse naturellement isolée mais largement retravaillée par la main de l'homme et rechargée à son sommet (diamètre de la plate-forme :

1. Niozelles, état 1, vers 970, vue cavalière restituée depuis le sud [aquarelle de J.-M. Gassend, dans MOUTON, 2008, fig. D].

environ 22 m). Il domine une source qui a sans doute conditionné le choix de l'implantation⁶. L'auteur a iden-

tifié deux grandes périodes d'occupation. L'état 1 débute autour d'un abri temporaire avec foyer à même le substrat et permet l'implantation d'une maison (11 x 6,5 m) bâtie en pierre mais bloquée à la terre (murs épais de 0,66 m ; fig. 1). L'édifice semble avoir été couvert de *tegulae* et *imbrices* et l'étage de la maison était desservi par un appendice maçonné greffé à l'angle nord-ouest. Des annexes en bois ont été identifiées grâce à des séries de trous de poteaux, l'un porté par quatre pieux étant interprété comme un gerbier suspendu. Un silo creusé dans le substrat a pu être retrouvé. Dans cette première phase, datée de la seconde moitié du X^e siècle, aucun élément de fortification (si ce n'est le perchement) n'assure la défense de la résidence. Lors d'une phase ultérieure mais assez proche dans le temps, de la fin du X^e siècle (état 2), la butte a été réorganisée. Un arasement général complété par l'apport de remblais a permis l'élargissement de la plate-forme et la construction d'une tour centrale (9,25 x 6,75 m, murs épais de 1,75 m à la base). Fondée sur le substrat par creusement de tranchées de fondation dans les remblais, elle était sans doute munie de deux étages sur rez-de-chaussée et couverte de tuiles. Un pot de céramique avec fragment d'une monnaie a alors été enfoui sous l'angle nord-ouest de la tour selon un rite prophylactique. Une enceinte périphérique maçonnée (1 m d'épaisseur), mal fondée et probablement progressivement déversée vers l'extérieur, était alors installée sur les pourtours de la plate-forme. Cet édifice emblématique était complété par des bâtiments annexes toujours construits en bois (trous de poteaux). Cette réorganisation en une véritable forteresse ne semble guère perdurer au-delà d'une génération. Le dernier état correspond à l'abandon du site.

À Boves, l'amoncellement de la motte jusqu'à une hauteur de 12 mètres s'effectue par paliers, par la création de bourrelets périphériques successifs et le remplissage de la cuvette ainsi formée (vers 900 ; fig. 2). La butte atteint dès lors 12 m par rapport aux sols environnants (phase 1).

2. Boves, croquis en coupe de la motte, état vers 1100 [RACINET, 2008, fig. 13].

Dans la première moitié du X^e siècle sont mis en place plusieurs bâtiments sur poteaux, ceints d'une simple palissade (phase 2 A). Dans la seconde moitié du siècle, les édifices sont rebâties selon un plan similaire, mais la nouveauté réside dans la mise en place d'un rempart tenu par des pièces de bois et précédé par un glacis de piquets fichés dans le sol selon des axes aléatoires, sorte de hérisson défensif (fig. 3). La motte est alors légèrement élargie (phase 2 B). Autour de l'an Mil, certains bâtiments sont reconstruits en maçonnerie, mais le système défensif n'est pas amélioré (phase 3). Vers le milieu du XII^e siècle une réorganisation générale entraîne le remplacement de toutes les anciennes structures selon un plan totalement nouveau et affranchi des agencements précédents. La technique de construction est intéressante : les maçonneries sont montées dans une tranchée de fondation avec remblaiement progressif de cette dernière au fur et à mesure de la mise en place des lits de maçonnerie. Cette période correspond assez nettement à une spécialisation de la plate-forme qui n'accueille plus que la résidence et les activités « nobles » (les activités artisanales étant alors sans doute rejetées dans la basse-cour). Le rez-de-chaussée de ce qui semble être le logis aulique conserve les traces d'un foyer à même le sol établi en cœur de pièce, laissant supposer l'absence – à ce niveau du moins – de cheminée murale (phase 4). Les dernières phases (5 et 6), respectivement de la fin du XIV^e et de la seconde moitié du XVI^e siècle, présentent beaucoup d'intérêt mais nous éloignent de notre objet.

Andone est une plate-forme d'environ 1 200 m², ceinte d'une muraille de près de 9 m de hauteur (à l'origine) et large de 2 m, surmontée d'un chemin de ronde dont le crénelage est attesté par la découverte d'un chaperon de merlon (de tradition antique ; fig. 4). L'enceinte était desservie par deux portails opposés, l'un, à l'est, plutôt destiné à la desserte du logis, l'autre,

à l'ouest, permettant d'entrer directement dans la cour et de relier les communs au seul puits du lieu, situé hors les murs. La défense était assurée par un fossé sec, par une importante escarpe de marnes, puis par le mur d'enceinte sommital.

L'étude du mobilier de fouille et les datations

Les fouilles permettent de comprendre l'aménagement des sites par la mise au jour de structures bâties ou de leurs traces. Mais trop souvent, l'étude du mobilier exhumé n'aboutit pas à des publications. À Andone, à Boves et dans les sites provençaux étudiés par Daniel Mouton, ce travail sur les artefacts est largement pris en compte. À Andone, l'étude du mobilier est un temps fort de la publication avec une synthèse des travaux menés par une équipe d'une vingtaine de spécialistes de tous les domaines (palynologie, anthracologie, numismatique, etc.)⁷. L'ouvrage offre de nombreuses planches d'objets étudiés qui sont bien datés dans la fourchette 960-1020. Plus de 2 300 objets sont ainsi référencés (à partir de près de 116 000 fragments) : clés ou pièces de serrurerie, pointes de flèches, lances ou carreaux d'arbalète, fers à cheval ainsi que de belles séries d'éperons, de trompes d'appel en céramique blanche ou de lampes à huile sur pied. Signalons également de très utiles planches typologiques et sérielles de la vaisselle céramique.

À Andone, l'étude du mobilier permet de proposer un zonage par cercles concentriques des relations établies entre le castrum et son environnement : proche pour le prélèvement faunistique et floristique, régional pour la céramique, plus ou moins lointain pour le mobilier métallique, avec quelques indices d'échanges à longue distance comme cette fibule émaillée de tradition germanique, ces perles anglo-danoises ou un fragment de céramique islamique de tradition proche-orientale. Ces relations à longue distance, quoique ténues, sont des marqueurs du caractère aristocratique du site, ici aussi révélé

par des pièces sculptées dans des bois de cerf et dans des os, notamment pour le jeu (échecs, tric-trac) ou des gobelets en verre « calco-potassiques » ornés. Mais Luc Bourgeois s'interroge sur les marqueurs de la résidence aristocratique et de la vie élitaires dans un site où existait, somme toute, une certaine diversité sociale, le comte n'étant pas résident permanent. Partant de l'étude matérielle, il propose une hiérarchisation des espaces un peu différente de celle suggérée par le « père du site », André Debord. Ainsi, il met en évidence l'existence, dans la zone aulique nord-est, d'un étage porté sur des structures en bois⁸. À Boves, le contexte aristocratique est attesté par la présence de 37 monnaies des X^e-XII^e siècles et surtout par celle de paon et d'esturgeon, de matériel doré à l'or, et de creusets suggérant d'ailleurs une fabrication locale. À Niozelles, le caractère élitaires est révélé, en plus de céramiques glaçurées provenant d'Al Andalus, par la présence de 37 fers de traits (flèches et carreaux).

Ces études du mobilier sont directement à l'origine des chronologies proposées par les auteurs. À Andone, elles sont confirmées par les datations par radiocarbone (¹⁴C), dont les pics de probabilité convergent au cœur du X^e siècle même si l'utilisation de ces indicateurs reste toujours délicate pour les périodes médiévales. Luc Bourgeois propose une création dans les années 970-980, légèrement plus tardive que celle admise jusqu'alors, et, par conséquent, une durée de vie du site durant deux générations seulement. À Niozelles, les datations sont fondées sur l'examen des monnaies, sur deux prélèvements ¹⁴C, et Daniel Mouton considère que la mention écrite de 1031, évoquant une *roca de Aldefred* localisée dans la réserve seigneuriale (*condamina dominicata*) d'un lignage dit de Niozelles, traduit l'abandon du site fouillé, là encore après une durée de vie assez brève. Pour Boves, l'ensemble des datations repose sur des faisceaux d'indices permettant à Philippe Racinet de proposer un phasage assez précis durant les

X^e-XII^e siècles (de l'ordre du quart de siècle) qui pourra certainement être affiné avec la poursuite des fouilles.

3. Boves, restitution du rempart de terre et de bois, fin du X^e siècle, restitution [RACINET, 2008, fig. 63].

4. Andone, vue aérienne, restituée, vers 970 [C.A.O. de M. Linlaud, dans BOURGEOIS, 2009, fig. 6.2]

La morphologie et le vocabulaire

Les recherches menées renseignent sur la nature de l’occupation des plates-formes sommitales et invitent à réfléchir sur la notion de donjon. En Provence, Daniel Mouton remarque que l’implantation d’une tour ne correspond pas forcément à la première phase d’aménagement de la motte : à Niozelles, la maison centrale, qu’il rapproche de ce que les textes contemporains nomment *sala*, n’est rebâtie en tour que dans un second temps. À La Moutte d’Allemagne-en-Provence, la maison de l’état 1 est remplacée par une autre maison (fin du X^e siècle) et non par une tour. De même, à Andone, l’ensemble de l’enclos sur sa butte, dominant les environs de près de 20 m, forme le « donjon ». Le même type de mise en scène existait à Boves, où la clôture consistait en une palissade, avant la profonde restructuration des années 1150 déjà évoquée. La campagne de fouille 2008 a d’ailleurs révélé, sur le rebord sud-ouest de la plate-forme et en position de commandement face au plateau, l’existence d’une très forte tour à contreforts du type de celles mises en série, en son temps, par André Chatelain⁹. Avant la construction de cette tour-maîtresse (*turris*) dominant la plate-forme sur motte (le « donjon » donc), aucun indice ne permet de localiser une éventuelle tour antérieure (à moins qu’elle n’ait été en bois et située sous la tour du XII^e siècle).

Tour, donjon, motte, *castrum* : comment établir des définitions précises pour ces termes, écartelés entre le(s) sens actuel(s) et leurs acceptions médiévales (ou modernes), au demeurant variables selon les régions ? Si Boves est indéniablement une motte castrale (un *castrum* dont le noyau seigneurial occupe une butte entièrement anthropique), les cas d’Andone et de Niozelles apparaissent plus ambigus. Luc Bourgeois, reprenant la première mention (*castrum Auzona*), préfère parler du *castrum* d’Andone, même si le site ne présente que peu de points communs avec les *castra* méridionaux dans leur phase de maturité (réunion d’un habitat seigneurial et de demeures aristocratiques avec un village clos)¹⁰. Il s’agit bien d’une butte, naturelle mais considérablement retravaillée, dont la muraille est en partie habillée par les remblais de l’escarpe. Tenant compte de la fréquente présence du terme *mouthe/moutte* dans le paysage toponymique provençal et reprenant la définition (très large) du colloque de Caen selon laquelle tout tertre retravaillé par la main de

l’homme à des fins résidentielles et fortifiées peut être considéré comme une motte¹¹, Daniel Mouton adopte ce terme pour désigner Niozelles et les autres sites provençaux, même s’ils sont désignés dans les sources médiévales par les mots *castellum* ou *castrum*, voire *roca/rocca* (terme courant dans le monde méditerranéen pour désigner le réduit seigneurial). La *mota* apparaît dans les sources écrites à partir du début du XI^e siècle, souvent associée (comme *roca* d’ailleurs) à un nom de personnage. L’auteur constate ainsi une certaine fusion entre motte et roque, parfois pour un même lieu, ce qui lui fait dire que les deux mots étaient à peu près synonymes, même si les types de « motte » s’avèrent assez variables. Ainsi, celle de Valensole a été aménagée en plate-forme par nivellement mais sans remblaiement (fig. 5). Dans le corpus présenté, La Moutte d’Allemagne semble être la seule butte réellement artificielle, portant deux générations de maisons. À l’inverse, la longue échine rocheuse retaillée pour l’implantation de structures d’habitat au Castellas de La Roque-d’Anthéron n’a rien de ce que l’on attendrait d’une motte.

En tout cas, tous ces sites se caractérisent par leur faible emprise au sol, leur perchement et leur chronologie haute (X^e-XI^e siècles) et resserée (leur abandon s’avère souvent précoce). Il s’agit, en somme, d’embryons de châteaux et André Debord avait déjà proposé, à partir du Rouergue, que les roques des zones montagneuses « ont joué le rôle de mottes »¹².

Les processus et leur interprétation : l’image d’un monde dynamique

À Boves, le choix de fouiller intégralement la plate-forme n’a pas permis d’obtenir d’informations directes sur l’organisation et l’évolution de la vaste basse-cour. Andone et les sites provençaux étudiés par Daniel Mouton ne comprennent, quant à eux, pas

d’habitat subordonné ou d’enclos complémentaire, même si des indices d’activités périphériques existent. La Petite Citadelle de Vauvenargues en Provence fait

5. Valensole, La Moutte, état 2, 1^{er} tiers du XI^e siècle [MOUTON, 2008, fig. 49].

figure d'anomalie : une plate-forme sommitale ceinte d'une muraille y est commandée par une tour grêle (5,60 x 4,70 m) et domine une seconde enveloppe comprenant une chapelle (orientée) et des restes de maisons adossées à l'enceinte. Cette enveloppe périphérique pourrait être ici une étape postérieure dans le processus de castralisation, la motte (ou *roca*) étant au cœur d'un pôle d'habitat qui semble dépasser la simple *familia* du seigneur¹³. Aucun autre site étudié par Daniel Mouton ne semble avoir réussi à amorcer cette seconde phase de développement, caractérisée par l'encadrement d'un peuplement subordonné, l'accès de la chapelle à des fonctions paroissiales et la polarisation progressive de la vie économique. Pour autant, l'abandon de la motte de Niozelles semble correspondre à un simple transfert de site (vers les ruines du château dominant le bourg actuel) et non à un démantèlement par fait de guerre.

La période d'utilisation d'Andone correspond au gouvernement du comte Arnaud Manzer, à partir des années 970, puis à celui de son fils Guillaume IV († 1028). Le déclassement du site, voulu par ce dernier (vers 1020-1028), ne correspond toutefois pas à la fin de l'histoire du lieu. En effet, un petit fief dit de La Barre (attesté à partir du XV^e siècle aux mains d'un lignage signalé dans les environs dès le XIII^e siècle) est établi à quelque 250 m et les talus des fossés de la butte sont en partie reconvertis, au XV^e siècle, en garenne à lapins. Pour Luc Bourgeois, Andone est un cas de désertion de croissance : victime de sa faible adaptabilité aux nouvelles préoccupations du début du XI^e siècle, le site est déclassé pour une implantation sur un point de franchissement de la Charente, à quelques kilomètres de là. La motte de Niozelles semble s'inscrire dans un processus similaire.

Andone et les « mottes » provençales de Daniel Mouton ont en commun d'être des sites abandonnés précocement. Plutôt que la résultante de luttes entre châtelains autoproclamés, dans un contexte de contestation de l'autorité publique, ces abandons semblent témoigner d'un monde de fluctuations et d'adaptation à des réalités sociales, économiques et politiques mouvantes, ce qui, somme toute, rejoint ce qu'avait constaté Pierre Toubert pour le Latium¹⁴. À la lecture de ces travaux, on est frappé par le caractère très dynamique de ces sites castraux. À Boves, l'encombrement des structures et le phasage qui les a générés font

penser à des contextes quasi urbains. En Provence, les sites fouillés révèlent souvent plusieurs états se succédant dans un laps de temps assez court : les reconstructions et restructurations sont régulières. La mise en fortification n'intervient d'ailleurs souvent que dans un second temps¹⁵.

Dans des paysages déjà peuplés, la genèse d'un maillage castral correspond à la réorganisation des terroirs par la juxtaposition de cellules de peuplement. Le phénomène semble coïncider avec la formation des paroisses mais être antérieur au regroupement des habitats : dans sa préface à l'ouvrage de Daniel Mouton, Michel Fixot insiste sur le rôle de ces petites fortifications dans la fixation d'un premier réseau de villages moins pérennes que ceux de la seconde génération, lesquels correspondent, à partir du XII^e siècle, à l'*incastellamento* provençal. Il fait aussi le lien avec les formes de dispersion précoces de l'habitat aristocratique, ancêtres des futures maisons fortes (ici *bastida*) du XIII^e siècle. Lors de la multiplication des mottes, le peuplement était plus diffus qu'actuellement et la concentration de l'habitat ne s'est opérée que progressivement, au détriment des sites qui se sont alors retrouvés en périphérie et au bénéfice de ceux qui ont réussi à polariser un peuplement villageois.

À Andone, l'abandon du site ne signifie évidemment pas le déclin du pouvoir qui l'a occupé : ce cas de transfert organisé (et documenté) doit nous rendre attentif aux risques de surinterprétation des nombreuses forteresses ou, plus largement, des habitats que l'on identifie comme désertés autour de l'an Mil (et même plus tard) et dont aucune source écrite ne vient éclairer les motifs du déclassement. Consacrant ses réflexions aux aspects externes (principalement adossés aux sources écrites et aux analyses géomorphologiques) et aux aspects internes (mobilisant surtout des faits archéologiques), Luc Bourgeois renvoie le lecteur aux limites d'une approche interdisciplinaire : histoire et archéologie restent difficiles à croiser réellement et ne traduisent pas les mêmes réalités. Les faits historiques sont souvent d'envergure plus large que les éléments archéologiques qui permettent, quant à eux, plutôt une lecture locale. Les deux approches s'avèrent complémentaires à condition de les manier à des échelles différentes. Ce faisant, Luc Bourgeois milite pour une

réhabilitation du X^e siècle et une méfiance accrue à l'égard d'un XI^e siècle, dont l'apparent dynamisme pourrait être le résultat d'un effet de source. Il plaide, à partir de son « observatoire » d'Andone, pour une vision plus continue des évolutions qui s'amorcent tôt dans le X^e siècle mais qui n'accèdent souvent qu'après le milieu du XI^e siècle à une véritable existence documentaire.

1. Pour l'exposé des diverses positions sur cette question, on pourra se reporter, entre autres, à Michel Bur, « Vers l'an Mil, la motte, une arme pour une révolution », dans *L'informatique historique*, 44, 1982, p. 101-108 ; André Debord, « Le château et le ban : mainmise sur l'espace et les hommes dans le royaume de France (X^e-XIII^e siècles) », dans *Château et pouvoir, X^e-XIX^e siècles*, (colloque, Commarque, 1992), Bordeaux, 1996, p. 3-17 ; Dominique Barthélemy, *Nouvelle histoire de la France médiévale*, III, *L'ordre seigneurial, XI^e-XII^e siècle*, Paris, 1990, p. 7-52 ; *La société dans le comté de Vendôme de l'an Mil au XIV^e siècle*, Paris, 1993, p. 11-83 ; *La mutation de l'an mil a-t-elle eu lieu ? Servage et chevalerie dans la France des X^e et XI^e siècles*, Paris, 1997.

2. Luc Bourgeois et Georges Pon, « Abandon d'Andone et construction du château de Montignac et de l'abbaye de Saint-Amant par Guillaume IV, comte d'Angoulême (1018/1020-1028) », dans *Revue historique du Centre-Ouest*, III, 2004, p. 359-361.

3. La fouille de Cadarache (Bouches-du-Rhône) a été publiée : Daniel Mouton, « Deux mottes dans un terroir provençal en transformation : Saint-Paul-lès-Durance, XI^e-XIII^e siècles », dans *Archéologie médiévale*, XXIV, 1994, p. 199-249. On attend la publication de la fouille de la motte d'Allemagne-en-Provence.

4. Philippe Racinet éd., *Le site castral et prioral de Boves du X^e au XVII^e s. Bilan des recherches 1996-2000*, dans un numéro spécial de la *Revue archéologique de Picardie*, 20, 2002.

5. Le site n'est signalé indirectement dans les sources écrites qu'en 1042.

6. À Andone, Luc Bourgeois a constaté que le point d'eau approvisionnant la forteresse la jouxte mais n'est pas intégré.

7. Les pièces les plus représentatives de ce mobilier sont exposées au musée des beaux-arts d'Angoulême. Pour Boves, l'étude du mobilier est prévue dans un troisième volume et Daniel Mouton prépare, lui aussi, un volume complémentaire pour l'étude exhaustive du mobilier.

8. L'encombrement et la crasse de la résidence comtale tels qu'ils avaient été perçus par André Debord (en particulier « ConfortetinconfortdansleschâteauxduX^e auXIII^e siècle », dans *La vie de château* (colloque, Commarque, 1990), Le Bugue, 1992, p. 11-27) doivent donc être relativisés.

9. André Chatelain, *Donjons romans des pays d'Ouest. Étude comparative sur les donjons romans quadrangulaires de la France de l'Ouest*, Paris, 1973.

10. Voir, par exemple, Monique Bourin-Derruau, *Villages médiévaux en Bas-Languedoc. Genèse d'une sociabilité (X^e- XIV^e siècle)*, 2vol., Paris, 1987.

11. André Debord, « Les fortifications de terre en Europe occidentale du X^e au XII^e siècle », dans *Archéologie médiévale*, XI, (colloque, Caen, 1980), 1981.

12. André Debord, « Châteaux et société dans le Rouergue médiéval (X^e- XII^e siècle) », dans *Château-Gaillard XIV*, (Najac, 1988) Caen, 1990, p. 7-27.

13. Ce décalage entre la première implantation fortifiée, sur la roque, à la fin du X^e siècle, et le peuplement progressif des pentes à partir de la seconde moitié du XI^e siècle, a aussi été mis en lumière par Yan Laborie, « Auberoche : un *castrum* périgourdin contemporain de l'an Mil », dans *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées*, (colloque, Pau, 2002), supplément 4 d'*Archéologie du Midi médiéval*, Carcassonne, 2006, p. 167-193.

14. Pierre Toubert, *Les structures du Latium médiéval. Le Latium méridional et la Sabine du IX^e à la fin du XII^e siècle*, 2 vol., Rome, 1973, et plus récemment « L'incastellamento, mode d'emploi », dans *Les sociétés méridionales... Hommage à Pierre Bonnassie*, Toulouse, 1999, en particulier p. 120-121.

15. Processus que Daniel Mouton a aussi mis en évidence à Saint-Paul-lès-Durance, où la motte amoncelée au début du XIII^e siècle accueille une résidence ouverte, sans tour ni rempart. Il en est de même, par exemple, dans le site anglais de Goltho, Guy Beresford, *Goltho. The development of an early medieval manor, c. 850-1150*, (*Historic buildings and monuments commission for England archaeological reports*, 4), Londres, 1987.

Christian Rémy, CESCO – UMR 6223 de Poitiers
remychristian@neuf.fr